

NINA BERBEROVA

C'EST MOI QUI SOULIGNE

TRADUIT DU RUSSE PAR ANNE ET RENÉ MISSLIN



ACTES SUD

C'EST MOI QUI SOULIGNE

Les amateurs de sensations fortes seront ici comblés s'ils ont assez de finesse pour goûter celles de l'esprit. Car Nina Berberova, qui défend avec une farouche discrétion les actes intimes de sa vie, est en revanche capable des excursions les plus hardies dès lors qu'il s'agit des œuvres et des idées, en cela guidée par une nécessité sur laquelle on est fixé dès la préface de son livre. Mais elle s'affirme tout de même l'incomparable témoin des grandes convulsions de notre temps, et la description de la Russie en proie aux premiers assauts de la révolution, les affres de l'immigration, l'état de la France quand elle y vient et quand la guerre s'y installe, de même que le spectacle que lui offrent les Etats-Unis à son arrivée, véritables morceaux d'anthologie, laissent dans l'esprit du lecteur des empreintes profondes.

HUBERT NYSSSEN

Née en 1901 à Saint-Pétersbourg, Nina Berberova est morte à Philadelphie en 1993. Toute son œuvre est publiée en France par les éditions Actes Sud.

**Illustration de couverture :
dessin de Christine Le Bœuf
:**

Photo 4^e de couverture Jean-Louis Aucagos

**© ACTES SUD, 1989
ISBN 978-2-330-09534-5**

NINA BERBEROVA

C'EST MOI
QUI SOULIGNE

Préface d'Hubert Nyssen
Lecture de Michel Niqueux

*Pour cet ouvrage,
Nina Berberova a reçu à Paris
le Gutenberg 1990.
(Meilleur document
de l'année 1989.)*

ACTES SUD

UN ROSEAU RÉVOLTÉ

C'est en 1984 que, découvrant les livres de Nina Berberova, j'ai décidé de les sortir de l'ombre, à vrai dire du silence où ils étaient enfouis. J'aurais pu commencer par l'autobiographie qu'on va lire ici. Ainsi, d'emblée, aurait été révélé l'arbre que l'on sait maintenant. Mais il m'a semblé, en ce temps-là, qu'on mesurerait mieux l'ampleur et la force d'un tel arbre si l'on avait d'abord idée de l'œuvre qui avait fleuri sur ses branches. Parti-pris d'éditeur ou pari éditorial – c'est comme on voudra –, j'ai donc choisi de publier en premier un de ces courts romans dont Berberova a le secret, L'Accompagnatrice.

Le succès fut immédiat, en France comme à l'étranger. D'autres récits devaient suivre, tous fulgurants dans la tendresse autant que dans le tragique, irrésistibles de vérité, éblouissants dans la brièveté, étincelants dans l'écriture – Le Laquais et la Putain, Astachev à Paris, Le Roseau révolté, La Résurrection de Mozart, Le Mal noir, De cape et de larmes (la liste n'est pas close) – et l'on sut bientôt, non que venait de naître un écrivain, mais qu'on donnait enfin sa place à une femme qui, de longue date, avait "bouclé" son œuvre, un auteur dont le nom resterait dans l'histoire des lettres et des témoignages de ce temps.

En 1989 vint, me parut-il, le moment de donner aux lecteurs la possibilité de la regarder naître, cette femme, de la voir se chercher, se trouver, réfléchir le monde tourmenté dans lequel elle s'était jetée plus qu'on ne l'y avait abandonnée. Il fallait cette fois publier sans retard C'est

moi qui souligne, *l'autobiographie écrite en russe, aux Etats-Unis, de 1960 à 1966.*

La voici. Mais mieux vaut qu'on le sache d'entrée de jeu : C'est moi qui souligne (et déjà quelle autorité !) n'est pas une autobiographie ordinaire. On n'y trouve ni la complaisance narrative ni l'étalage présomptueux des sentiments à quoi ce genre littéraire expose ceux qui s'y précipitent ou s'y vautrent. Ce serait plutôt une sorte de miroir tambour où les grands événements advenus entre les premiers jours du siècle et les années soixante défilent à un rythme soutenu, jusqu'au moment où Nina Berberova, jugeant que l'occasion est bonne, arrête le carrousel, parfois même fait retour à des épisodes déjà traversés, pour nous entraîner alors dans une réflexion tour à tour dramatique, féroce ou tendre, et toujours roborative.

Les amateurs de sensations fortes seront d'ailleurs ici comblés s'ils ont assez de finesse pour goûter celles de l'esprit. Car Nina Berberova, qui défend avec une farouche discrétion les actes intimes de sa vie, est en revanche capable des excursions les plus hardies dès lors qu'il s'agit des œuvres et des idées, en cela guidée par une nécessité sur laquelle on est fixé dès la préface de son livre. Mais elle s'affirme tout de même l'incomparable témoin des grandes convulsions de notre temps, et la description de la Russie en proie aux premiers assauts de la révolution, les affres de l'émigration, l'état de la France quand elle y vient et quand la guerre s'y installe, de même que le spectacle que lui offrent les Etats-Unis à son arrivée, véritables morceaux d'anthologie, laissent dans l'esprit du lecteur des empreintes profondes. "C'était donc cela !" se prend-on à dire, saisi par la force du regard.

Autre particularité de l'ouvrage, celui-ci s'arrête dans les années soixante, comme si rien d'important ne pouvait plus advenir qui modifierait le sens d'une vie exemplaire, et surtout pas un retour en Russie, jugé alors inconcevable. Or la vie de Nina Berberova s'est poursuivie avec la même intensité qui en avait marqué le cours jusque-là. Non seulement son œuvre, enfin découverte, s'imposait dans de nombreux

pays, mais plus récemment, elle retournait pour la première fois en Union Soviétique où le livre que voici commençait à paraître dans des périodiques délivrés par Gorbatchev des contraintes idéologiques. Nina Berberova n'a pourtant voulu ni "compléter" ni prolonger un ouvrage qu'elle avait achevé en 1966. Elle n'a consenti à y ajouter qu'une préface écrite pour l'édition française de 1989 – celle qu'on lira dans les pages qui suivent.

Mais de tous ces traits, et d'autres que je ne saurais évoquer sans déflorer le livre, soucieux que rien ne soit confondu avec le texte de Nina Berberova, l'éditeur que je suis, paraphrasant le titre, s'empresse de dire : C'est moi qui souligne.

HUBERT NYSSSEN

PRÉFACE DE L'AUTEUR
A L'ÉDITION FRANÇAISE ET DÉFINITIVE
DE SA BIOGRAPHIE*

Je cherche le mot juste, mais ne le trouve pas. Il y a longtemps que je le cherche. Au début, je l'ai cherché en russe, puis me suis dit : assez, je ne le trouverai jamais, cette langue ne me servira pas, j'y nagerais dans les approximations romantiques et les euphémismes. Mais la langue française, en revanche, me paraissait si précise, trop précise même pour moi qui étais dans le vague... Et pourtant il devrait bien exister ce mot, un mot précis, solide, acéré. On dit qu'au siècle prochain, quand l'espérance de vie sera de cent cinquante ans, on oubliera non seulement le nom de ses grands-parents, mais aussi celui de ses parents. Si j'ai connu un jour le mot que je cherche, comment ai-je bien pu le perdre ?

Je me suis beaucoup déplacée. Ma longue vie, telle la Gaule de Jules César – même si nos préoccupations ne sont pas identiques –, est divisée en trois parties. J'ai passé un peu plus de vingt ans dans un pays qui, en ce temps-là, s'appelait "la Russie", environ vingt-cinq dans un autre qui continue de s'appeler "la France", et, pour finir, une quarantaine d'années dans un troisième : "les Etats-Unis". Mais si Jules César (ne croyez pas, Général, que j'aie l'audace de me comparer à vous... il ne manquerait que cela !) s'occupa de l'espace, moi, qui écris ces lignes, je fus toute ma vie préoccupée par le temps, qu'on ne saurait ni acheter, ni dérober, ni falsifier.

Il se peut donc que je l'aie connu et perdu en cours de route, ce mot qui me manque et qui devrait désigner un sentiment

* Cette préface a été rédigée en français par l'auteur. (N. d. E.)

précis, précieux, semblable à une flamme, basse chez les uns, haute chez les autres. Une flamme qui s'est maintenue pendant un siècle et demi, se moquant des tempêtes, des orages et des guerres. Une flamme intrépide, belle, toujours à mesure humaine.

Tout a commencé quand, de Saint-Pétersbourg, Catherine II, impératrice de Russie, écrivit à Denis Diderot, à Paris, une lettre le priant de lui recommander un sculpteur qui viendrait (sans délais imposés, tous frais payés) pour réaliser un monument à la gloire de Pierre le Grand, son prédécesseur, au centre de la ville que celui-ci avait bâtie sur les bords de la Néva. Après quelques nuits d'insomnie, et ayant consulté ses amis, Diderot recommanda Etienne Falconet qui partit pour la Russie, fit le monument équestre, reçut une somme d'argent et s'en retourna en France. Diderot, qui avait été invité en même temps, fut lui aussi rémunéré, choyé, et même gâté. Et il s'ensuivit une correspondance sitôt qu'il fut à son tour rentré à Paris.

Les leçons que Diderot donnait à Catherine – comment s'y prendre pour que les pauvres ne soient ni trop malheureux, ni trop affamés, et comment faire pour que les riches se montrent moins rapaces, moins arrogants – n'eurent pas de résultats marquants. Le comte Alexis Constantinovitch Tolstoï (d'une autre souche que Léon Nikolaïevitch) tournait des vers à ses moments perdus, et dans un long poème dénonça les rapports de Catherine et de Diderot.

*“Madame, vos ordres en Russie
Etonnent le monde ébloui”,
Lui écrivaient Voltaire de Ferney
Et Monsieur Diderot de Paris.*

*“A votre peuple sans tarder
Accordez les libertés premières !
Il les attend de vous, Majesté,
Comme l'enfant le lait de sa mère.”*

“Messieurs, tous deux vous me comblez”,
Répond-elle, et sans ambages
Aux paysans de l’Ukraine
Edicte une loi sur l’esclavage.*

Catherine II acheta à Diderot sa bibliothèque et ses manuscrits (dont celui de *Jacques le Fataliste*) – qui sont toujours conservés à la Bibliothèque d’Etat de Leningrad (au coin de Nevski et Sadovaya) –, lui disant combien elle était émerveillée par son génie, et enchantée par l’œuvre de Falconet avec le piédestal de granit et la statue de bronze. Mais à contrecœur elle avait dû le laisser repartir, lui arrachant une promesse de revenir... qu’il ne tint pas.

Tel fut le premier chaînon de cette chose pour laquelle je cherche encore le mot juste. Quand on s’intéresse aux relations de Denis Diderot et de Catherine, on ne peut manquer, en effet, de voir qu’alors une flamme avait commencé à brûler, et que, entre ces deux êtres, dans leurs relations et dans leur correspondance, s’était créée une proximité tendre, un peu ir-réelle, une sorte d’attirance qui suggère une intimité secrète, jamais avouée. Tout cela était loin de l’ordinaire.

Et loin de l’ordinaire fut une autre rencontre, celle de deux hommes – ils se connaissaient depuis le congrès de Vienne – sur un bateau qui, des bords de la Néva, par le golfe de Finlande et la mer Baltique, les emmenait en Allemagne. Deux hommes qui, à Berlin, eurent l’idée de louer un somptueux carrosse pour aller vers le Sud. L’un était un diplomate de Saint-Pétersbourg, le prince Piotr Borissovitch Kozlovski, l’autre le chargé d’affaires du royaume de Sardaigne à la cour impériale, Astolphe, marquis de Custine. Le Russe était gros et lourd, et, pour monter quelques marches ou en descendre, il devait être aidé. Le Français, lui, était beau, svelte. Le carrosse roulait vers le Sud et très vite une amitié advint, tendre, généreuse. Ils s’aperçurent qu’ils aimaient les mêmes choses, dans la vie comme dans les voyages : la politique, la

* En français dans le texte. (N.B.)

diplomatie, les silences, et qu'ils manquaient tous les deux d'intérêt pour la laideur du paysage, les trous de la route et les jolies femmes.

Même si elle n'allait pas vivre jusqu'à leur dernier jour, cette amitié – et là encore, secrète, intime –, s'installait pour durer. Ils se comprenaient à demi-mot, souvent d'un regard. Sérieux, très sérieux même, mais aimant le monde, agacés parfois qu'on valsât partout, ils étaient aussi parfaitement heureux dans leur carrosse que dans les palais et dans les théâtres. Leur idée du bonheur s'accordait avec cette tendresse probablement jamais avouée, avec cette étreinte sans doute jamais accomplie. Le Russe répondait aux mille questions du marquis. Ils échangeaient des souvenirs plaisants, d'autres précieux, et parfois des souvenirs doux amers. La séparation survint. Custine était requis par sa carrière. Piotr Borissovitch dut retourner à Saint-Pétersbourg où, à la fin, il fut contraint au mariage par sa famille.

Pauvre Pouchkine ! Il n'eut pas la chance, lui, de rencontrer une Catherine ou un Custine. Jamais il ne put sortir de Russie, jamais il n'eut de véritables, de solides, ni même de périlleux contacts avec l'Europe. Et j'ose dire que s'il avait eu cette chance, il ne serait sans doute jamais revenu. Il n'en eut d'autre, de chance, en fin de compte, que de pouvoir lire tout ce qu'il voulait lire. Dans un poème de 1830 il révèle par quelle porte il put ainsi entrer dans le paysage français.

A *un grand seigneur* est le titre de ce poème en alexandrins. Et le "grand seigneur" n'est autre que le vieux prince Youssoupov, un des "aigles" de l'époque de Catherine, qui avait noué des amitiés en France pendant sa jeunesse. Pouchkine a écrit son poème dans l'admiration qui lui venait pour les pèlerinages du prince. Nul doute que la liste des grands noms de France lui avait mis l'eau à la bouche et qu'il se serait laissé couper le bras pour accomplir ce que Yussoupov avait osé dans sa jeunesse audacieuse. Et c'est bien d'audace qu'il parle. Il chante l'audace du voyageur qui, dans la France de Louis XVI, vénère les dieux, se précipite à Ferney chez "le grand cynique aux cheveux blancs" pour entendre celui-ci

dite sa fierté d'avoir "gloire au pays nordique" où Catherine vient de le nommer membre honoraire de l'Académie impériale des Sciences. Puis, le jeune voyageur assiste aux doubles funérailles, à Ferney d'abord, au Panthéon plus tard.

Ferney n'avait d'ailleurs pas été le seul pèlerinage de Yussoufov. Au cours d'un autre voyage, postérieur à 1789, il n'avait pas résisté à la tentation d'aller au Trianon pour contempler le décor où "Ariane", inconsciente d'un destin si proche, dansait, chantait, charmait le monde par ses espiègleries. Puis, après avoir couru sur les traces de Beaumarchais et d'Holbach, Yussoufov était rentré au bercail, devenu un autre homme, meurtri par le spectacle du règne de Louis XVI et régénéré par celui de la Révolution.

Cela aurait pu arriver à Pouchkine lui-même. Mais cela ne lui est pas arrivé. Imaginez, un libre penseur, un possible fauteur de troubles, un ami des Décembristes ! L'Empereur ne lui aurait jamais permis ce voyage. Tant de pages ont été écrites sur ce pauvre Pouchkine, mais jamais personne, que je sache, n'a pensé à écrire une fantaisie imaginaire sur le thème "Le Voyage en France de Pouchkine". Et pourtant, il se trouva à Paris, dans les années vingt, un jeune homme de Montparnasse pour composer une biographie fantaisiste du "grand poète russe". J'ai eu en main le manuscrit qui ne trouva pas d'éditeur (l'édition manquait d'humour en ce temps-là). Dans cette biographie-là, par permission de l'Empereur, Pouchkine divorçait d'avec sa femme qui se remariait et partait pour la France tandis que lui épousait une belle chanteuse tzigane. Il vivait jusqu'à un âge avancé, heureux et célèbre, puis mourait un soir, en lisant *Guerre et Paix*.

J'imagine Pouchkine, silencieux, assis aux pieds de Stendhal, hésitant sur le seuil de l'austère salon de Chateaubriand, ou encore, allant, dans les allées ensoleillées d'un jardin à la française, en compagnie de l'auteur d'*Adolphe*, lui parlant de mille choses, entre autres de la traduction russe de ses poèmes par le prince Viazemski, lui-même poète et ami cher, qui ne manquerait pas, en arrivant de Saint-Petersbourg, d'aller saluer le grand homme du romantisme français.

Mais revenons aux réalités. La correspondance de Flaubert avec Tourgueniev, et avec George Sand, fut maintes fois publiée. Ainsi que les lettres de Tourgueniev à ses amis et à la famille Viardot. Dans le post-scriptum d'une lettre adressée à Pauline Viardot – en français, cela va de soi –, Tourgueniev la prie de glisser dans sa chaussure, entre talon et semelle, un pétale de rose du jardin de Bougival, de porter la chaussure jusqu'au soir, puis de lui envoyer le pétale. Mais ce post-scriptum-là était rédigé en allemand car le mari ignorait cette langue.

Je me demande si Tourgueniev a connu d'autres moments de béatitude que dans le tête-à-tête avec Flaubert, si Flaubert lui-même eut d'autres correspondants à qui il pouvait écrire, comme à Tourgueniev : *Je voudrais bien m'étaler près de vous... Vous êtes pour moi le seul être humain que je considère, le seul ami... Comme j'ai envie de tailler une bavette avec vous ! Mon vieux chéri... Mon bon cher vieux... Les Eaux printanières ne m'ont pas ravagé comme L'Abandonnée, mais j'en ai été troublé, mouillé, et comme vaguement distendu... Quel homme que mon ami Tourgueniev ! Quel Homme ! Cela vous met le cœur en amour, on sourit, on a envie de pleurer... Et à George Sand : Le cher vieux grand... Notre bon géant... Notre bon grand... La clarté de son jugement ! Rien ne lui échappe ! J'ai passé hier une journée avec Tourgueniev, à qui j'ai lu cent cinquante pages qui sont finies, de Saint Antoine... Quel écouteur ! Quel critique !*

Plus tard vint l'histoire de la robe de chambre : Tourgueniev fit confectionner, sur mesures, par un tailleur, ancien serf de sa mère, une robe de chambre somptueuse, dans la laine la plus douce (jeunes brebis du Caucase), avec une doublure en soie d'Orient, que Flaubert porta du matin au soir à Croisset. Elle était longue et ample, Flaubert avait désormais toujours chaud, et en été, craignant les nuits fraîches, il la gardait près de lui. Les visiteurs la connaissaient bien et l'admiraient beaucoup. Il semble même qu'elle joua, dans les dernières années de la vie du grand homme, le même rôle d'ange consolateur que le manteau de Gogol et la robe de chambre d'Oblomov.

Ni Flaubert ni Tourgueniev ne croyaient à l'immortalité de l'âme et à l'amour éternel. Ils ne pensaient pas que la souffrance des hommes eût une raison et un but. Et ils s'accordaient à penser que la création littéraire était un tourment dépourvu de sens. Il semble que le Tourgueniev des années 1870-1880 se soit ainsi senti en parfaite harmonie avec tout ce que la France lui offrait. Puis, Flaubert mourut, en 1880. Tourgueniev lui survécut trois ans, trois ans qui furent moroses, tristes, physiquement pénibles. La goutte dont il avait souffert l'empêchait de se déplacer et ceux qui l'aimaient – Edmond de Goncourt, Guy de Maupassant, Alphonse Daudet et les "Seize de Bixio" (une société secrète dont il était le seul membre russe) – s'en trouvaient consternés. Quand il mourut, au 48 de la rue de Douai, en 1883, ce ne fut pas sa fille et son gendre qui emmenèrent sa dépouille à Pétersbourg, mais Claudie Viardot et son mari, Claudie qui avait douze ans quand Tourgueniev l'étendait sur la grande table de la salle à manger des Viardot et, de la tête aux orteils, la couvrait de baisers.

De ceux qui étaient nés aux environs de 1820, il ne restait presque personne. Et de ceux qui vinrent plus tard, du côté russe comme du français, aucun, semble-t-il, n'avait hérité de cette tradition (si tant est que ce fût une tradition) qui avait été vivante pendant cent cinquante ans, et qui était fondée sur le goût des relations personnelles, chaleureuses, secrètes. Il n'y eut d'autres contacts que mondains ou littéraires. Gide avoua sa passion pour Dostoïevski, Roger Martin du Gard pour Tolstoï.

Et vous dans tout cela ? demanderez-vous. Où sont vos lettres de créance ?

Elles sont bien minces et feront sourire le lecteur...

J'étais présente à la réception de Paul Valéry. en grande tenue, à l'Académie française où j'ai pu admirer de loin le profil d'Henri de Régnier qui me sourit, se méprenant, me prenant sans doute pour quelque connaissance.

J'étais présente, avec un petit groupe, devant la tombe de Baudelaire, au cimetière du Montparnasse, le jour anniversaire

de sa mort... mais quelle année était-ce ? Paul Bourget a parlé et une actrice de la Comédie-Française – jeune et belle – a récité *Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre...*

J'étais présente, en 1929, devant la porte cochère de Clémenceau, rue Franklin, avec les autres journalistes, attendant sa mort pour téléphoner à mon journal.

Et puis, un jour, j'ai aperçu André Gide qui sortait de la N.R.F., tenant à la main le dernier numéro de la revue et se souriant à lui-même.

En ce temps-là, où je "vivais" dans les rues de Paris, me perdant du côté du canal Saint-Martin ou traînant dans l'île Saint-Louis, je me rappelais que dans mon enfance, c'est-à-dire avant 1914, les gens qui avaient l'âge de mes parents disaient, quand ils parlaient de voyager, qu'ils *iraient* en Allemagne, *passeraient* par la Suisse, *s'arrêteraient* quelques jours en Italie, mais *feraient un assez long séjour* en France, et que, même, ils y *vivraient* un temps. Et le plus étrange était encore de les entendre dire qu'une de leurs connaissances était *morte* en France (cela pouvait donc arriver ?) ou même qu'elle était *enterrée* à Paris...

Or voici que soudain vient la découverte. Oui, le mot juste, celui que je cherchais au commencement, il est venu à moi. Et c'est NÉCESSITÉ. La nécessité, vous dis-je, le besoin que deux êtres ont souvent l'un de l'autre, même s'il n'y a sans doute jamais de totale égalité. Catherine avait certes besoin de Diderot, et le gros Kozlovski du marquis français. Mais Pouchkine avait besoin de la France quand la France n'avait aucun besoin de Pouchkine. Le fléau de la balance ne bougea pas le jour où, à l'intervention de Flaubert, *Le Temps* publia *Terres vierges*. Pas plus que le jour où Tourgueniev intervint auprès de Gambetta pour que son ami Flaubert, qui venait de perdre tout son argent, fût nommé à la bibliothèque Mazarine – non, il ne se passa rien.

Ainsi donc la *nécessité* avait duré un siècle et demi, moins que la lèpre et plus que la peste. Ni 1789, ni 1812, ni 1854-1856 n'en étaient venus à bout. Car c'était une nécessité présente, pressante et solide comme le besoin de tendresse,

de chaleur et de larmes. Une nécessité profondément inscrite dans le secret des confessions, des silences, peut-être même de la volupté. Nécessité sous-tendue par une force créatrice, nécessité d'*aimer et d'être aimé*. Nécessité dont, ici, je me réclame.

NINA BERBEROVA
janvier 1989

C'EST MOI QUI SOULIGNE

*If you can look into the seeds of time
And say which grain will grow and
which will not.
Speak then to me...*

Macbeth. Acte 1, Scène 3.

(Si vous êtes capables de trouver dans les
semences du temps
La graine qui va germer
Instruisez-moi...)

LE NID ET LA FOURMILIÈRE

Ceci n'est pas un livre de souvenirs. C'est l'histoire de ma vie, une tentative pour la retracer dans l'ordre chronologique et pour en déchiffrer le sens. J'ai aimé la vie et je l'aime toujours, mais le sens que je lui trouve m'importe autant qu'elle-même. Je parle de moi telle que je fus et telle que je suis, et pour parler du passé j'emploie mon langage d'aujourd'hui. Il m'est arrivé, à divers moments de ma vie, d'esquisser mes souvenirs, mais lorsque je parlais de moi, je ne me sentais pas tout à fait à l'aise, un peu comme si je voulais imposer à mon lecteur un personnage importun. Ici, je vais parler surtout de moi, de mon enfance, de ma jeunesse, de mes années de maturité, de *mes* relations avec autrui. Ma pensée vit à la fois dans le passé comme mémoire et dans le présent comme conscience de soi aux prises avec le temps. Quant au futur, il n'y en aura pas forcément un, ou peut-être sera-t-il bref et anodin.

Dans mon esprit, l'histoire de ma longue vie a un début, un milieu et une fin. Au cours de mon récit, je ferai clairement apparaître le sens que je lui ai trouvé, celui probablement de toute vie, ainsi que le chemin qui m'y a conduite. Je parlerai de la découverte et de la libération de soi, de la maturité qui nous permet d'y accéder et de la solitude dans la fourmilière plus attirante et plus féconde à mes yeux que celle dans le nid familial.

On peut vivre pour l'au-delà, pour les générations à venir ou dans le présent : personnellement, j'ai très tôt opté pour *la féroce immanence*, comme l'appelle Herzen. J'ai été loin,

cependant, de me montrer précoce en tout et j'ai appris assez tardivement à réfléchir. Trop souvent, j'ai perdu du temps, cet élément essentiel de notre vie, qu'on ne saurait acheter, échanger, voler, contrefaire, quémander.

Comparée à des Mémoires, une autobiographie est une entreprise franchement égocentrique. Dans une autobiographie on parle de soi, dans des Mémoires on parle d'autrui. Il y a longtemps, j'ai lu dans un hebdomadaire un essai intitulé : "Mes trois rencontres avec Léon Tolstoï." Première rencontre : l'auteur arrive à Iasnaïa Poliana, mais Tolstoï est malade et ne peut le recevoir. Deuxième rencontre : il vient à Khamovniki et apprend que Tolstoï n'est pas chez lui. Troisième rencontre : il arrive à Astapovo*, Tolstoï vient de mourir... Je n'avais rien appris sur Tolstoï, mais beaucoup en revanche sur l'auteur de l'essai. Je ne l'ai jamais oublié !

Ici, je me suis efforcée de rechercher le sens de la vie, sans idée préconçue. J'essaie simplement de me comprendre ainsi que mon passé et, pour cela, je rapporte les faits et les réflexions qu'ils m'ont inspirées.

Je n'ai jamais été capable d'observer autrui de façon aussi attentive et approfondie que moi-même. J'ai parfois essayé de le faire, surtout dans ma jeunesse, mais cela ne m'a guère réussi. Il y a des gens qui en sont peut-être capables, mais je n'en ai pas connu. Toujours est-il que je n'ai jamais trouvé quelqu'un qui sache voir en moi plus loin que moi-même. *La connaissance de soi a été une donnée constante de ma vie*, mais je ne saurais dire quand l'idée m'en est venue. Je me souviens très bien, par contre, quand j'ai su pour la première fois que la terre était ronde, que toutes les grandes personnes avaient un jour été enfants, que Lincoln avait libéré les Noirs (j'ai longtemps cru, en contemplant son visage triste et sombre, qu'il était lui-même un Noir), ou bien que mon père n'était pas russe. Pour autant que je m'en souviens, j'ai

* Iasnata Poliana, propriété familiale des Tolstoï, au sud de Moscou ; Khamovniki, quartier de Moscou où se trouvait la maison de Tolstoï ; Astapovo, petite localité où Tolstoï mourut, après s'être enfui d'Iasnaïa Poliana à l'âge de 82 ans. (N. d. T.)

toujours cherché à me connaître, de façon différente, bien sûr, suivant mon âge. Tantôt cette préoccupation se mettait en veilleuse et ne survivait en moi que de manière confuse, comme entre mes vingt et trente ans, tantôt elle me guidait de façon ferme et claire, comme dans ma petite enfance et après la cinquantaine. Elle reste en moi plus forte et plus pressante que jamais.

Chacun a ses secrets. Certains les traînent tout au long de leur vie comme un fardeau, d'autres les chérissent et les conservent avec soin, comme une source de vie jaillissante où ils puisent leurs forces vives jusqu'à la fin. Pour moi, ces secrets forment le trait d'union entre mon passé et mon présent. Je ne suis pas de ceux qui traînent derrière eux un poids mort qui les accable. Ce que j'ai jugé bon de garder, je l'ai laissé vivre et s'épanouir en moi. J'ai l'impression d'avoir su tirer parti de tous les embrouillaminis de la vie, peu importait que cela fût gai ou triste. Si le prix a parfois été exorbitant, c'était là sans doute *le prix qu'exigeait la vie*. Celui qui a peur de payer trop cher meurt à lui-même.

Je n'ai jamais senti d'hiatus entre moi et le monde, ce dont j'ai pris conscience il y a une trentaine d'années* déjà, à une époque où je ne soupçonnais même pas l'existence d'une identité de nature entre l'homme et la pierre, entre la matière organique et inorganique. L'énergie que je sens en moi comme une onde de chaleur qui me traverse quand je prononce le mot "je" ne peut se dissocier de la totalité de l'énergie cosmique. Moi aussi, je suis une partie de l'univers et parfois c'est celle-ci que je perçois *plus intensément que le tout*. Je me rends compte que j'ai reçu ce potentiel d'énergie à la naissance, un potentiel étonnamment puissant vu ma longévité, ma santé, ma personnalité et la faculté que j'ai gardée jusqu'à ce jour de me transformer. Mais je sais qu'à l'instant même où il sera épuisé, *ce sera fini*.

J'ai voulu me connaître et aussi me transformer. Après avoir pris la mesure de moi-même, je voulais me libérer, atteindre un équilibre intérieur, trouver des réponses aux questions

* Ecrit dans les années soixante.

posées, défaire des nœuds et ramener le dessin confus et morcelé à quelques lignes simples. Je voulais parvenir à un état stable, dépasser le désordre émotionnel de la jeunesse, les jeux intellectuels, le "mal du siècle" qui s'éternise et les angoisses de la créature tremblante du xx^e siècle : plus de peurs, ni de superstitions, ni d'incertitudes, ni d'engouements passagers. Il fallait éliminer ces obsessions dont on n'a plus aucune chance de se libérer quand vient la vieillesse.

Tout cela doit paraître terriblement sérieux. Peut-être le lecteur a-t-il déjà devant les yeux l'image d'un visage sévère avec des lunettes, des moustaches, un dentier, des cheveux raides et grisonnants, coupés court sur la nuque, clairsemés sur le sommet du crâne, et d'un stylo ennuyeux, ventru, intarissable que tient une main arthritique et sillonnée de veines bleues. Ce portrait est inexact. Je n'ai ni moustache, ni sourcils fournis. Jeune fille, j'avais un visage avenant, mais inexpressif. Vers la quarantaine, il est devenu maigre et très triste. A présent, ce n'est pas à moi de juger de son aspect. Je sais seulement que le temps a taillé mes traits à coups de hache, effilé le menton, souligné le contour de la bouche, relevé les pommettes et raboté les joues. Le front est devenu ferme et l'ovale du visage avec ses zones d'ombre exprime une vie infiniment plus intense que sur mes photographies de jeunesse. Mon nez quant à lui est resté court jusqu'à aujourd'hui. Enfin, je me sers pour écrire d'un simple crayon.

L'idée d'un au-delà ne m'intéresse guère. Elle s'apparente un peu, à mes yeux, à "l'opium du peuple", on l'exploite comme le charbon ou le pétrole. Dès l'instant où elle surgit, je suis sur mes gardes, elle n'apporte que des fausses vérités et des réponses faciles, mieux vaut s'en méfier. Tout ce qui est grand dans le christianisme, qui est l'un des éléments constitutifs de notre civilisation, se retrouve dans les autres religions. Toujours et partout on a tué Dieu pour s'en "nourrir". Ni les Actes des apôtres, ni l'Apocalypse, ni l'Eglise n'ont réussi à briser les chaînes de l'esclavage, le Nouveau Testament n'a pas soufflé mot de la désolation qui se lit dans le regard des animaux. Dix-neuf siècles après les Béatitudes, les hommes continuaient à se moquer des bossus, des anormaux,

des estropiés, des impuissants, des maris trompés et des vieilles filles. Le christianisme, tout en libérant les hommes spirituellement, n'a pas réussi à les libérer socialement. Seule la démocratie moderne, en adoptant une loi valable pour tous et en supprimant l'esclavage, a fait perdre aux hommes l'habitude de se targuer de leurs richesses et de mépriser la pauvreté.

Le siècle qui m'a vue naître et vieillir était le seul à pouvoir me convenir. Je sais bien que beaucoup en jugent autrement. Je ne parle pas ici du bien-être matériel ou du bonheur de vivre dans son propre pays, mais de quelque chose de plus essentiel. Femme russe, où et quand aurais-je pu être plus heureuse ? Au XIX^e siècle, en compagnie des grisettes de Pouchkine ou des Nathalies de Herzen et de leurs pupilles ? Avec les mamans et les demoiselles de la bourgeoisie naissante ou les pédantes championnes du féminisme ? Au XVIII^e siècle, ou à une époque encore plus lointaine lorsque, dans toute la sainte Russie, jeunes et vieux passaient leur temps à dormir, manger et prier ?

Tout était déjà en place quand je suis arrivée. Autour de moi s'épalaient des trésors, il n'y avait qu'à les ramasser. Je suis libre de vivre où et comme je veux, de lire, de penser ce que je veux, d'écouter qui je veux. Je suis libre dans les rues des grandes villes lorsque, perdue dans la foule, je déambule sans but sous une pluie battante en marmonnant des vers, quand je me promène en forêt ou au bord de la mer dans une solitude bienheureuse, bercée par ma musique intérieure, quand je referme derrière moi la porte de ma chambre. Je choisis mes amis. Je suis heureuse que les énigmes de ma jeunesse aient été élucidées. Je ne fais jamais semblant d'être plus intelligente, plus belle, plus jeune, ni meilleure que je ne suis. Je vis au milieu d'un invraisemblable et indescriptible foisonnement de questions et de réponses et pour être tout à fait franche, les malheurs de mon siècle m'ont plutôt servi : la révolution m'a libérée, l'exil m'a trempée, la guerre m'a projetée dans un autre monde.

Je n'ai pas eu à me libérer, durant cinquante ans, des suites d'une éducation bourgeoise comme Louis Aragon ou Jean-Paul Sartre. J'ai grandi en Russie à une époque où l'on

savait que le vieux monde allait, de toute façon, à sa perte. Personne ne défendait sérieusement les anciens principes, du moins pas dans mon milieu. Entre 1912 et 1916, tout croulait, s'effiloçait sous nos yeux comme un vieil habit usé. La contestation était l'air que nous respirions, elle a nourri mes premières vraies émotions. Beaucoup plus tard seulement, à l'âge de vingt-cinq ans environ, j'ai su que j'appartenais de par ma naissance à la bourgeoisie. Je ne me sens absolument pas liée à elle, notamment parce que j'ai passé ma vie entière parmi des exilés *déclassés* comme les héros de mes romans et de mes nouvelles. En tant que classe sociale, elle a toujours éveillé en moi cependant plus de curiosité et d'intérêt que les débris de la noblesse féodale et au moins autant que la classe ouvrière. Mais c'est de l'intelligentsia, déclassée ou non, que je me sens la plus proche. Me sont étrangers, par contre, ceux qui détiennent le pouvoir, les dictateurs, les triumvirs, les hommes à qui on rend un culte, ceux qui y aspirent, les rois de tout poil. A ces dinosaures, je préfère encore les requins, au sens propre et figuré.

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la dimension horizontale de notre existence, les préoccupations de la vie quotidienne auxquelles nous sommes tous confrontés, mais sa dimension verticale, intellectuelle. Peu de gens y accédaient autrefois et de ce fait en avaient mauvaise conscience. A présent, ce n'est plus le cas : il suffit de vouloir lire, réfléchir et savoir. Comme l'a dit Jaspers, point n'est besoin d'apprendre à éternuer ou à tousser, mais la raison, elle, se cultive, car ce n'est pas une simple fonction organique.

Lorsque je remonte, par le souvenir, à ma prime enfance (j'avais alors presque trois ans), je vois des personnes géantes et des objets énormes. Loin au-dessus de moi, j'aperçois la branche d'un pommier. Pour la saisir, je me hausse sur la pointe des pieds et tends les mains vers elle. Une énorme maison rose, une de ces "demeures à mezzanine" dont parle Tchekhov, se dresse devant moi. Un géant, un buisson de lilas dans ses bras, est assis en face de moi, sur le pont d'un bateau qui descend la Néva depuis Smolny jusqu'à l'Amirauté, par une journée ensoleillée. Il sourit et me tend une branche. Je ne le connais pas, mais les inconnus ne me font

pas peur. Je prends les lilas, ravie de lui avoir plu. Là-haut, au-dessous du ciel, une silhouette blanche un peu effrayante me salue depuis une fenêtre et me fait signe de venir : on est en train de laver les vitres à l'aide d'un balai enveloppé d'un chiffon blanc. Quelqu'un tire sur la branche du pommier, je l'attrape enfin dans mes mains tendues, me couche dessus et me balance comme le ferait une petite bestiole sur une énorme fleur. Puis je glisse et tombe, mais sans me faire mal. Je me relève et m'enfuis au fond du parc où la végétation est plus dense, l'herbe soyeuse et l'air saturé d'humidité. Je m'arrête près d'une vieille balustrade en bois et me penche au-dessus d'un gouffre ; quelqu'un me retient par-derrière. Il s'agit d'un vieux puits vide et noir qui ne contient plus d'eau depuis longtemps. Chaque été je reviens y plonger mon regard et m'attarde de plus en plus longuement. Un jour, j'avais douze ans environ, j'eus envie d'y descendre, mais il n'y avait pas moyen. Je me contentais d'écouter les craquements et les bruissements qui montaient des profondeurs depuis longtemps asséchées. Je rêvais qu'on me déposait au fond, qu'on m'oubliait et me laissait mourir de soif. J'aurais voulu que cela m'arrive tout de suite, pour pouvoir y découvrir une source. Personne ne saurait que j'étais encore en vie, que je continuais à chanter dans mes vers le puits et la source qui jaillissait pour moi seule.

Mon grand-père maternel, qui ressemblait à un vrai Tatar, faisait partie du *Zemstvo* de Tver*, de tendance nettement libérale. Il s'appelait Ivan Dmitrievitch. Son père, Dimitri Lvovitch, avait servi de modèle à Gontcharov pour son personnage de roman, Oblomov. Un jour que le romancier était en visite chez "son héros", il oublia l'étui perlé de sa montre avec lequel je me suis souvent amusée dans mon enfance. L'étui était usé et taché de graisse ; on ne me permettait pas de le mettre en bouche. Je finis cependant par le faire : il avait la saveur d'une croquette de poulet. Du vivant du père de Dimitri Lvovitch, Lev Ivanovitch, la vieille maison blanche de

* *Zemstvo* : assemblée régionale élue créée en 1864 par Alexandre II. Tver : ancienne cité russe au nord-ouest de Moscou ; aujourd'hui Kalinine. (N. d. T.)

style Empire avait brûlé. On en avait reconstruit une autre, la maison rose que j'ai connue. De son père Ivan Semionovitch, on savait seulement qu'il avait fait bâtir l'église au fond du jardin, sous laquelle il était enterré. De Semion Yourievitch, on ne savait rien. Par contre, ce fut Youri, dont le patronyme s'est perdu, qui reçut de Catherine II un domaine de cinq mille quatre cents hectares de marécages, de forêts, de prés, de champs et six villages. Les portraits de mes ancêtres étaient suspendus dans la pénombre du salon : Youri, qui ressemblait à Derjavine, avec sa tête garnie de boucles et sa poitrine de décorations, Semion Yourievitch et son épouse aux yeux fortement obliques, Ivan Semionovitch, l'air pieux et vénérable dans son grand col, Lev Ivanovitch et ses trois sœurs, tous les quatre dessinés de profil au pastel, enfin Dimitri Lvovitch qui, sur ses vieux jours, ne pesait pas loin de cent quatre-vingts kilos. Jusqu'à l'âge de six ans environ, je le confondais à la fois avec Ilia Ilitch Oblomov et son créateur. Mon bisaïeul, d'après la fable familiale avec son inévitable morale, était devenu très gros en raison de sa paresse.

Du temps d'Ivan le Terrible est arrivé en Moscovie, peut-être sous la contrainte, un certain Kara Aoul qui venait de la "cité noire" tatare*. Il fut baptisé et ne retourna plus dans le royaume tatar. J'ignore ce que firent ses descendants pendant les deux cents ans qui s'écoulèrent jusqu'au jour où Catherine fit don à Youri de son domaine. J'ignore également pourquoi il reçut ses terres, ses médailles et ses boucles de gentilhomme. Il y avait peu d'objets anciens dans la maison, tous dataient du siècle dernier et il ne restait aucune trace du précédent. Au grenier traînaient pêle-mêle, couverts de toiles d'araignée, de vieilles crinolines, des albums reliés de velours, un globe terrestre, une collection complète de la revue *Le Messager de l'Europe*** et une multitude de fleurs d'oranger, symbole de pureté, qui ornaient la tête des fiancées de la noblesse le jour de leurs noces. Une fois, j'en ai tressé une couronne pour notre vieux saint-bernard.

* Il s'agit d'Astrakhan, capitale tatare. (N. d. T.)

** Revue de tendance libérale, tolérée par Alexandre II. (N. d. T.)